Bulletin of the *Transilvania* University of Braşov • Vol. 2 (51) - 2009
Series IV: Philology and Cultural Studies

LE DISCOURS INTELLECTUEL EN ROUMANIE. CE QUI N'A PAS CHANGÉ DEPUIS 1989

Alexandru MATEI[1]

Abstract: *After 1989, Romanian intellectuals have emerged from a sort of underground position and eventually arrived to speak in the centre of the agora. Nevertheless, the superior moral position they had used before 1990 in addressing their audience (based on their status of dissidents), have become paradigmatic and have been slowing down their own efforts of constituting a "civil society" in Romania. We are referring to the echoes produced by the* Jurnalul de la Păltinis *written by Gabriel Liiceanu and first published in 1983, echoes gathered in a book edited by the same author, called* Epistolar. *We focus mainly on two letters exchanged between Alexandru Paleologu and Gabriel Liiceanu.*

Key words: *Romania, Communism, intellectuals, ethics, aesthetics.*

Le titre de mon article présuppose que 1989 est un moment charnière dans l'histoire de la Roumanie et que, par conséquent, un certain discours intellectuel en cours avant ce moment aurait dû changer après. Mais permettez-moi d'inscrire ce moment dans un pan d'histoire plus large, qui commence après 1918, avec l'Union, passe par la guerre, par l'avènement du communisme en 1947-1948 et, en passant par 1989, continue sa marche vers l'émancipation. Il y a, durant cette période, plusieurs moments qui devraient enclencher un changement : 1918 aurait dû être le moment du début du devenir de la Roumanie enfin une et indivisible ; la guerre aura vite fait de couper ce fantasme – et puis c'est le second volet de cette histoire qui suit. 1947-1948 aurait dû de nouveau être, dans la logique du jour, le moment du changement radical qui, de fait, ne se serait pas produit en 1918 justement à cause du type de société qu'il ait rencontré : la société bourgeoise, avec une faible conscience sociale et idéologique ; c'est le communisme donc qui aurait finalement permis aux Roumains de démarrer la véritable émancipation sociale nationale tant rêvée. En 1989, il n'en eût rien été : c'est à peine après la chute du communisme, imposé par l'extérieur, que la Roumanie pourrait trouver sa voie. Et, d'ailleurs, les tout premières années qui succèdent à la révolution de 1989 voient, au niveau culturel et politique, deux sortes de résurrections : la montée en puissance du discours intellectuel de l'entre-deux-guerres, celui de la génération Eliade-Cioran-Noica-Ionesco, à laquelle s'ajoute la « reconstruction » des partis politiques « historiques » tels que le Parti Paysan Chrétien-Démocrate et le Parti National Libéral. Il s'agit donc plutôt d'une

[1]Faculté de Langues et Littératures Etrangères, Université "Spiru Haret", Bucarest.

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

continuité que d'une rupture, et d'une vision historique où c'est le communisme qui aurait constitué la rupture dans l'évolution naturelle de l'histoire. Comme si l'histoire était quelque chose de donné que les manigances de quelques-uns pourraient usurper, comme s'il y avait une histoire naturelle et une histoire-imposteur qui pourrait s'y opposer.

Ces premières réflexions sur l'histoire contemporaine roumaine m'ont été inspirées par un texte que j'affectionne beaucoup, le chapitre « Le Révolutionnaire » écrit par Bronislaw Bazcko dans le volume *L'Uomo romantico*[1], là où il s'intéresse aux révolutionnaires français qui, après la chute de l'Empire napoléonien, ont été exilés et se sont retrouvés ensemble dans le désir de refaire, d'achever la révolution avortée. « La Révolution, écrit Baczko, lègue ainsi à l'imagination sociale un souvenir et une promesse, un mythe et une utopie, un langage symbolique et une eschatologie, bref, une religion – pour reprendre le terme employé par Herzen et Michelet – que les révolutionnaires ont adoptée. »[2] Le renversement de l'ordre social continue, pour eux, à embraser les imaginations mais ce n'en est là que la projection d'un désir qui ne produit plus rien d'efficace dans l'ordre de l'action politique. La figure du révolutionnaire de Bazcko est ainsi l'incarnation du projet tué dans l'œuf, de la marche qui se bloque et dont les enjeux se retrouvent reportés mais jamais abandonnés, car il y allait de l'identité des révolutionnaires de se donner une raison supérieure pour survivre à l'échec de modifier la réalité selon ses vœux.

Or, il me semble que les intellectuels roumains les plus en vue après la chute du communisme, dont Gabriel Liiceanu, Ana Blandiana, plus tard Horia-Roman Patapievici se sont conduits comme des révolutionnaires qui, après un exil prolongé pendant le communisme de Ceauşescu, auraient finalement eu l'occasion de continuer – et je souligne – le travail de résurrection nationale interrompue par le mise du pays au service des Soviétiques et puis de leurs complices roumains devenus par la suite les dirigeants de l'Etat roumain communiste. Ce qui n'a pas changé depuis 1989 – c'est-à-dire le discours intellectuel qui constitue l'objet de cet article – ne se rapporte pas seulement à l'époque du communisme, mais aussi à l'époque d'avant la Seconde guerre mondiale : une certaine vision du discours intellectuel à l'intention d'offrir un modèle ou des modèles d'émancipation, intellectuelle et morale, nationale. Dans cette perspective, tout discours vaut pour autant qu'il se constitue en « initiative », culturelle ou pragmatique, mais nécessairement d'importance historique, tel que considère Emil Cioran : „Son entreprise (de Hitler, n. n.) a été pourtant la dernière intiative de l'Occident"[3]. On verra que, la période stalinienne mise à part – en gros les années 1950 et le début des années 1960 – la génération intellectuelle qui s'inspire et continue celle de l'entre-deux-guerres ne procède, ni sous le régime communiste, ni, ce qui intéresse davantage cet article, après, à la relativisation des prétentions ilocutionnaires qu'elle assigne à son discours. On verra que, depuis 1918 durant, l'intellectuel roumain en tant que Roumain ne considère jamais la société où il vit suffisamment mature pour la dispenser des attaches imaginaires à un avenir de justice et vérité que, tour à tour, l'histoire nous aurait promis et refusé.

En France, le discours « intellectuel » est, depuis des lustres, en proie à de nombreuses critiques, venues essentiellement de la part des philosophes qui se réclament de l'école dite

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

analytique : *Le Philosophe chez les autophages*, écrit par Jacques Bouveresse et publié chez Minuit en 1984, alors qu'en 1989 un autre philosophe d'inspiration analytique, Vincent Descombes, fait paraître toujours chez Minuit *Philosophie par gros temps*, où il s'en prend a quelques mauvaises habitudes intellectuelles européennes, chez Heidegger par exemple. La critique des sophismes livrés en pâture aux lecteurs censés admirer, aimer ou haïr un discours, à l'écouter plutôt qu'à l'entendre, ne cesse de s'étendre depuis les années 1980. Le sociologue Bernard Lahire affirme au début de son recueil de textes intitulé *L'Esprit sociologique* : « Pourtant, dans l'état actuel des choses, celui qui exerce son sens critique est souvent soupçonné d'agressivité, de méchanceté ou de dureté, et ce, indépendamment de la justesse de la critique. La rigueur intellectuelle est, pour certains, un simple signe de rigidité morale ou psychique et l'exercice de la critique est réduit à une entreprise malveillante, voire terroriste » (Lahire 17).

Il y a donc cohérence, dans le rejet de la demande de « rigueur intellectuelle », de la part d'un certain discours intellectuel continental: puisque la mobilisation qu'il vise est plutôt d'ordre sensible, la critique à laquelle il se voit soumettre est assimilée au même niveau de la sensibilité : cela fait l'affaire de toute recherche d'alibis au cas où un certain argument « sensible » est discuté dans le registre du raisonnable, là où tout habitué à l'espace public peut légitimement intervenir.

D'un point de vue extérieur, l'intellectuel roumain et français se ressemblent: tous les deux, ils évoluent dans deux cultures centralisées et centralistes et, en partie, « personnalistes ». Qu'est-ce que cela veut dire? Une mentalité personnaliste est, selon l'anthropologue normalien Dan Ungureanu, « hiérarchique, c'est-à-dire inégalitaire (...). » C'est-à-dire: ce qui vaut plus que tout, c'est la personne qui parle, non pas les présupposées qui président à son discours. L'intellectuel roumain et français vivent dans des sociétés similaires du point de vue du rapport entre l'individu et les institutions: « Les Roumains ne font pas confiance aux institutions, qui fonctionnent avec la lenteur bureaucratique française, centralisée et inutile. » (Ungureanu 203). Mais, à partir de ce point, les différences commencent à poindre. Prenons cette opinion du même anthropologue: « Le dialogue intellectuel n'existe pas dans une société essentiellement inégalitaire, fondée sur des rapports de pouvoir. Il y a, d'un côté, les savants institutionnalisés, qui ont des contacts politiques ou dans les médias. Ils détiennent le monopole du discours et ont devant eux un public amorphe. Le modèle de structuration de la vie intellectuelle (...) donne naissance à des gloires factices, comme Jacques Lacan ou Bernard-Henri Lévy (...) – ou, plus proche de nous, Constantin Noica et H.-R. Patapievici. » (Ungureanu 218). Les types de public diffèrent entre la France et la Roumanie – c'est la première différence à remarquer. Le « public amorphe » est une réalité roumaine, et pour cause. La culture française, quoiqu'elle privilégie la figure de l'intellectuel et le « sacré de l'écrivain » également, a depuis longtemps vu et encouragé, au moins depuis la borne 1789, les débats publics; elle a vu naître et voit survivre « la société civile ». L'adjectif « public » qui détermine un espace social est considéré comme un acquis de la pensée française du siècle des Lumières[4]. Aujourd'hui encore, en France, la société civile est une communauté, sans doute de plus en plus atomisée, suffisamment informée et constituée de gens

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

consciemment engagés dans un camp ou dans un autre, qu'il s'agisse du politique, de l'idéologique, voire de l'esthétique. En Roumanie, en revanche, l'intellectuel n'a pas à se soumettre au contrôle d'un même type de public. La voix de ce qui, en Roumanie, devrait porter le même nom de « société civile » manque d'exercice critique, ce qui rend le dialogue ou du moins la querelle publique impossible.

La présence de l'intellectuel au centre du marché culturel roumain, à la fois comme star médiatique, écrivain génial, figure de proue morale et proche de l'espace politique avait presque disparu pendant le régime communiste. Certes, pour le pire. Mais sa résurrection tout de suite après décembre 1989 a brouillé les cartes de l'évolution sociale vers la création d'une „société civile" fondée plutôt sur le travail collectif de l'intelligence publique que sur le tropisme d'une morale métaphysique.

La raison principale de l'admiration dans laquelle les Roumains tiennent la figure de l'intellectuel est le statut moral supposé de ce dernier. C'est l'intellectuel qui, en Roumanie, sait d'une part ce qui est bon ou mauvais dans les processus sociaux en cours et qui, de l'autre part, possède la capacité non seulement à évaluer les retombées et les significations historiques des événements qui lui sollicitent l'attention, mais en outre d'orienter, par rapport à ces événements, l'émancipation de l'esprit roumain. Or, le bien et le mal sont deux valeurs dont il faudrait souligner l'écart entre, d'une part, une projection fantasmatique dans un espace clos, dual, absolu et, d'autre part, une image de plus en plus trouble et friable que ces valeurs possèdent dans le monde occidental. Ce préjugé a été aussi puissant avant et après 1989. Avant, pour les intellectuels qui héritent du discours intellectuel de l'entre-deux-guerres, le bien, du point de vue intellectuel et spirituel (ordres d'ailleurs souvent confondus) était logé dans les lieux clos de la méditation retranchée, là où l'on pouvait faire fonctionner à échelle réduite des bribes de sociétés secrètes ou initiatiques. Le mal, c'était tout ce qui était déclaré publiquement et officiel, ce présent historique représenté par les médias entièrement politisés comme l'antichambre du paradis sur un axe vertical dont l'origine était une histoire roumaine glorieuse, interrompue après l'indépendance, en 1877, par l'avènement de la dynastie des Hohenzollern et qui a refait surface après le 23 août 1944, le jour où l'armée roumaine est devenue l'alliée des Soviétiques. Or, le nationalisme du régime Ceausescu a troublé ce partage, surtout dans les années 1980. En s'identifiant à une histoire jamais accomplie, à une „initiative" de dimension historique qui voulait faire de Roumanie une puissance mondiale moyenne, Ceausescu n'a pas moins incarné, au-delà de la figure du dictateur borné et finalement exalté, une idée de « roumanité » dont les intellectuels formés dans la veine de la droite de l'entre-deux-guerres ne pouvaient pas rejeter jusqu'au projet. Certes, « l'initiative » de Ceausescu est dérisoire par rapport à celle d'Hitler : telle histoire, tel dictateur. Mais cela n'empêche que Ceausescu ait eu des semblants d'initiative, de la création d'un pays qui puisse se procurer tout ce dont il a besoin à l'intérieur jusqu'à cette énorme systématisation des villages, en passant par le Palais du peuple, qui peut nier aujourd'hui l'envergure du projet de Ceausescu ?

Dans ce qui suit je vais prendre l'exemple d'un livre culte dans les années 1980 en Roumanie, et qui l'est resté tout de suite après 1989, le *Journal de Paltinis*, écrit par le philosophe roumain

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

heideggerien Gabriel Liiceanu, un livre qui porte sur le « modèle d'éducation païdéique » incarné par l'« école » informelle créée par et autour du philosophe Constantin Noica, à partir de 1975 (Noica meurt en 1987). Pour commencer, nous citons d'un article récent portant sur l'influence de Constantin Noica sur la culture roumaine:

« C'est grâce à Constantin Noica que la philosophie jouissait en Roumanie des années 70-80 d'un immense prestige, incroyable pour un pays assujetti à un régime totalitaire. Noica lui-même est devenu presque un phénomène de masse (...) Des milliers de jeunes rêvaient d'apprendre le grec et l'allemand pour avoir accès aux sources fondamentales de la philosophie. Des centaines de personnes lui rendaient visite, de véritables pèlerinages à sa cabane, située dans un village de montagne en Transylvanie. Bref, le phénomène „Noica" a marqué de manière radicale la culture roumaine contemporain. » (Ciocan 4).

Certes, nous ne voudrions pas insister sur ce que l'on pourrait remarquer comme paradoxal, l'association du syntagme « on est privé de liberté » à l'oeuvre d'un philosophe faisant partie de ce « on », oeuvre qui compte dix titres, parus dans la Roumanie communiste entre 1970 et 1986. Je m'intéresse davantage à ce qui, dans cet article paru en 2005, est appelé « le phénomène Noica », lequel présuppose une mobilisation spirituelle exemplaire pour le prestige que l'intellectuel, en Roumanie comme en France, est appelé à produire afin de se voir consacrer comme tel. Mais en Roumanie, le fait que Noica eût subi des persécutions de la part du pouvoir en place dans les années 50, l'a porté non seulement sur le devant de la scène – une scène seulement imaginée dans une société dont les médias étaient complètement confisqués par le politique – de la pensée et de l'esprit, mais aussi sur le socle destiné aux héros; cela faisait qu'aucune critique éventuelle de sa pensée ne pût être formulée, car qui pourrait nourrir ne fût-ce que l'ombre d'un doute envers un intellectuel anticommuniste? Cette autonomie morale de l'intellectuel roumain a été perpétuée après 1989 sans aucune solution de continuité, sur la même toile de fond de la contradiction entre un pouvoir communiste en agonie mais qui étaient encore en place, et un pouvoir culturel toujours étouffé. Les lettres échangées par les acteurs du *Journal de Paltinis*, telles qu'elles ont été éditées au début des années 1990 par G. Liiceanu même, attestent l'existence de perspectives critiques sur le discours du maître. Il y avait donc des critiques de la pensée de Noica et surtout de sa vision de la culture, mais timides et en quelque sorte mitigées par la culpabilité de celui qui les avaient formulées (en l'occurrence, Alexandru Paleologu, premier ambassadeur de Roumanie à Paris après 1989). Vingt ans après, en revanche, il n'est pas difficile de se rendre compte que ces critiques n'ont jamais pu mettre en doute la légitimité de la figure du héros que Constantin Noica incarne toujours, et que ce sont ses élèves les plus chéris, dont l'auteur du *Journal*, qui se prévalent, en tant qu'intellectuels, du même argument moral pour maintenir le discours intellectuel à l'écart de tout questionnement radical. D'autre part cela maintient ce que devrait être la „société civile" dans le même état d'admiration inconditionnelle devant le discours produit par ce type de figures héroïques.

L'argument moral dont nous parlons ressort avec évidence dans une lettre que Gabriel Liiceanu adresse à Alexandru Paleologu. Ce dernier avait déjà souligné la caducité du « phénomène Noica ».

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

C'est un livre (il s'agit du *Journal*, *n.n.*) incitant, audacieux, courageux. Et, pourtant: son succès (le mot est bien placé) a été grand surtout parmi les lecteurs non avisés (...); non avisés mais épatés, tombés en extase quand il s'agit de la « philosophie », et notamment à entendre parler de « Noica » (« Lettre de Alexandru Paleologu », *Epistolar* 100).

Le livre d' « épitres » publié par Gabriel Liiceanu recèle les pièces « à conviction » d'un discours intellectuel qui, après 1989, a pu se développer et conquérir une large frange du lectorat roumain. Sa lecture contribue à la constitution du dossier d'analyse de l'„argument moral" parmi les intellectuels roumains. Dans une lettre que Gabriel Liiceanu adresse en guise de justification à Alexandru Paleologu, pour argumenter les critiques qu'il lui avait apportées et qui avaient blessé Paleologu, il opère un partage net entre « esthétique » et « morale ». Il regrette que Paleologu ait jugé son *Journal* « beau »:

J'ose vous contredire dans votre jugement suivant lequel mon *Journal* serait un beau livre. Ce terme, dans son isolement critico-esthétique de type moderne, qui renvoie au domaine des goûts et du plaisir, me semble, sinon dénigrateur, du moins – par rapport au Journal – entièrement déplacé. Le *Journal* n'est pas un beau livre, car il n'a pas été écrit pour faire plaisir à qui que ce soit. (...) Le *Journal* est l'histoire d'une terrible « endurance », d'une passion et, de par la tension subjective de l'expérience à laquelle il donne accès, il peut troubler, mais non pas plaire. La gravité, qui me semble être le seul ton de ce livre (d'où sa « monotonie »), la pureté, qui est tantôt le support, tantôt l'idéal du tout, et le pathétique, qui ressort par endroits, ne sont pas de catégories esthétiques, mais morales. C'est pourquoi, le *Journal* peut être comparé à un coup de cloche au milieu d'un silence prédestiné à une tour déserte, mais non pas à « la fleur poussée pendant la nuit dans ton jardin. » (« Lettre de Gabriel Liiceanu à Alexandru Paleologu », *Epistolar* 60-61).

Cette distinction entre un langage sacré et un autre profane, correspond, si vous voulez, à la différence que, dans *Situations II,* Sartre dresse entre le langage de la prose et celui de la poésie. Sauf que pour l'intellectuel roumain qui se reconnaît dans le partage radical opéré par Gabriel Liiceanu, il n'y a pas deux types de langage disponibles à la pratique de tout le monde, mais deux paradigmes de la voix. Il y a des voix qui produisent de la poésie quoi qu'elles donnent à écouter et il y en a qui n'y arrivent jamais, en prose ou bien en vers.

Ce type de discours intellectuel ne pouvait pas encourager la constitution, dans les années 1990, d'une société civile. Puisqu'il ne s'agissait pas de penser ensemble, de donner à penser, il s'agissait en revanche de faire sentir, là où le sentir même se trouvait disjoint entre un sentir esthétique, frivole car temporalisé (moderne) et un sentir moral qui sait éviter l'empreinte du temps et qui, en fait, s'avère un type différent de sentir esthétique, proprement romantique (bruit au milieu du silence, axe vertical au milieu de l'étendue).

Tous les thèmes du discours intellectuel roumain ont succombé, pendant les années 1990, à ce partage, qui les a tous détournés: le combat contre les rémanences communistes, le rôle de l'intellectuel dans la société et le statut de la société par rapport à l'intellectuel, la valeur « esthétique » opposée aux dimensions circonstancielles des oeuvres littéraires (politiques et morales dans le sens du politiquement correct), la critique de la culture roumaine comme carrefour entre l'Occident et l'Orient, tout cela a été

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

sanctionné non pas suite à des débats critiques, mais à des pourparlers qui, dans les années 1980, étaient menés à l'écart de l'espace public. En 2009, il est encore possible qu'un jeune philosophe roumain actif, apprécié, Mihail Neamțu, docteur en théologie du King's College de Londres, écrive, dans un article consacré au besoin de « Réinventer l'élite »:

« Un pays qui méprise ses élites s'écroule dans l'obscurité du ressentiment – tellement propre au frère du fils prodige. Dans un lieu d'où l'idée de l'excellence a disparu, l'ethos de l'admiration se trouve aussi en crise. L'instinct aplatissant procèdera à la contestation des hiérarchies naturelles (...) L'élite surpasse, inévitablement, les attentes communes ou l'inertie des masses. La rencontre avec les membres de ce corps aguerri dans les réflexes de la tradition représente pour nous, la masse, un bienfait. Pourquoi? Parce que le rôle de l'élite est celui d'exprimer avec plus de clarté un sens historique auquel le reste de la communauté participe de façon diffuse, passive » (Neamtu 26).

Ainsi, tout ce qui aurait pu faire l'objet d'une critique argumentative nécessaire a été jugé à l'aune de l'intensité d'un sentir qui exigeait un type d'exercice qu'on peut appeler ou bien « préréflexif » pour plaire à nos amis phénoménologues, ou bien « sur-rationnel » pour comprendre, peut-être, même si cet aperçu ne tient pas lieu de raisons, pourquoi le plus grand écrivain roumain vivant est aujourd'hui Mircea Cărtărescu, un « postmoderniste » déclaré par souci de distinction de la génération littéraire roumaine antérieure aux années 1980, baptisée « néo-moderniste », qui, par son œuvre littéraire nous apparaît plutôt un des derniers grands surréalistes de la littérature européenne.

Cette situation peu séduisante commence néanmoins à changer depuis les années 2000, avec le changement d'une génération qui connaît et apprécie de plus en plus « l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » ainsi que la liberté de pensée dont se revendiquent depuis toujours les grands penseurs européens, qu'ils soient allemands, comme Nicolas de Cues, hollandais comme Erasme, juifs comme Emmanuel Lévinas ou Stanley Cavell, ou français comme Montaigne, Voltaire ou même Sartre. L'heure n'a pas encore sonné pour parler de cette nouvelle génération de penseurs roumains, elle n'est qu'à son âge des promesses, et, de surcroît, l'appeler « génération » ce serait donner cours à un cliché qui n'offre aucune garantie d'adéquation. Ce qui reste néanmoins inquiétant en Roumanie, c'est le taux encore très important d'analphabétisme politique, idéologique, historique qui, articulé à une très grande disponibilité pour l'admiration et pour l'opprobre, fait de la société roumaine de nos jours un territoire de la « pensée collective » coriace et très commode à manier par les pouvoirs en place.

Références

1. Ciocan, Cristian. « Peut-on faire de la philosophie quand on est privé de liberté ? Le cas roumain : Constantin Noica et Alexandru Dragomir », *Vox Philosophiae*, (www.filozofie.eu)
2. « Lettre de Alexandru Paleologu à Gabriel Liiceanu, 26. III. 1984 », Gabriel Liiceanu (éd.). *Epistolar*. 1996. Bucureşti: Humanitas, 2008.
3. « Lettre de Gabriel Liiceanu à Alexandru Paleologu, 22 février 1984, Heidelberg », Gabriel Liiceanu (éd.). *Epistolar*. 1996. Bucureşti: Humanitas, 2008.

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)

[1] François Furet (dir.), *L'Uomo Romantico*, Laterza et Figli Spa, Roma-Bari, 1995, traduit en roumain *Omul romantic*, Iasi, Polirom, 2000. Le chapitre s'y trouve p. 259-300.

[2] Bronislaw Baczko, « Le Révolutionnaire », in *op. cit*., p. 264 (traduction par l'auteur)

[3] Emil Cioran, *Les Silogismes de l'amertume, trad. roum. Silogismele amaraciunii, Bucuresti, Humaitas, 2008, p. 50.*

[4] Le syntagme a vraisemblablement été utilisé pour la première fois par Emmanuel Kant, et c'est dans son sillage que Jurgen Habermas se place quand il en fait une référence fondamentale dans *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* (1963). Il l'y définit comme « le processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État. » (Paris, Payot, 1993, p. 61)

BDD-A20276 © 2009 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:11 UTC)